

L'émotion en temps de guerre : un couple entre séperations et retrouvailles (1914-1915)

Autor(en): **Vidal-Naquet, Clémentine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **14 (2007)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-32605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrücke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'émotion en temps de guerre

Un couple entre séparations et retrouvailles (1914–1915)

Clémentine Vidal-Naquet

La Première Guerre mondiale constitue, pour celui qui tente une étude historique des émotions, un terrain particulièrement intéressant. Le «moral des soldats», «l'état d'esprit de la population», qui préoccupent les autorités tout autant que les civils et les combattants, témoignent d'une prise en compte de l'émotion collective par les contemporains de la Première Guerre mondiale. Les manifestations affectives, les émotions suscitées par les bouleversements de la guerre sont en effet remarquées, décrites et analysées. Les sources offertes à l'historien sur ce thème ont donc la particularité d'être multiples: observations d'instituteurs, de préfets, de journalistes, de romanciers, d'essayistes, correspondances de soldats et de civils servent de cadre à l'étude de l'émotion pendant la Première Guerre mondiale.

En s'attachant aux états affectifs liés à la guerre de 1914–1918, l'historien investit un phénomène émotionnel de grande ampleur par son intensité, son caractère collectif et sa durée. D'une part, l'exacerbation des émotions en temps de guerre semble liée à la fois à la situation paroxystique à laquelle chaque individu est confronté et au partage d'émotions au sein de la collectivité. Ce partage a cependant un effet équivoque puisqu'il exaspère les émotions tout en les rendant également plus supportables. D'autre part, la durée de cette guerre, longue mais circonscrite, permet d'évaluer des ruptures, des transformations dans le ressenti, les formes d'expression et le partage des émotions.

Des recherches ont été consacrées sur l'évolution de la perception de la guerre par les civils et les soldats entre la mobilisation et la fin du conflit. L'analyse de la façon dont les Français sont entrés dans la guerre, du sentiment religieux réveillé par le danger et l'omniprésence de la mort, des traumatismes causés par la violence des combats, des mutineries, de l'expérience du deuil, du manque sexuel, de la sortie de guerre des soldats, a mis en avant de nouveaux objets d'étude pour l'histoire de la Première Guerre mondiale.¹ Elle a permis, sans laisser de côté les mécanismes diplomatiques, politiques et sociaux qui ont rendu la guerre possible ou qui se sont construits avec elle, d'aborder le vécu des contemporains dans l'épreuve de la guerre.

Dans cette perspective, cet article propose d'étudier les émotions mobilisées lors des séparations et des retrouvailles des couples français pendant la Première Guerre mondiale. A la seule échelle de la France, des millions de couples séparés par la mobilisation sont, de fait, plongés dans un régime émotionnel nouveau, en rupture avec celui de l'avant-guerre, qui convoque les notions de déchirure, de manque affectif et sexuel, de désir, de peur de la mort, d'attente, d'urgence du partage, de décalage irréductible des expériences, d'éloignement, d'espoir et d'abattement. Les séparations et les retrouvailles sont alors des moments clés qui rythment, dans la vie des couples, les quatre années de guerre. La mobilisation signe la séparation. Celle-ci est adoucie par les retrouvailles lors des permissions, des séjours dans les hôpitaux, des nuits clandestines dans les zones des armées; elle est effacée par le retour définitif après l'armistice, mais rendue encore plus douloureuse par les nouveaux départs alors qu'on a pris conscience du danger. Enfin, elle peut devenir définitive par la mort du soldat. Par ailleurs, le départ du soldat marque le début d'une nouvelle ère de la relation conjugale, construite à distance. Le maintien de liens, malgré la séparation et l'éloignement, est alors une condition de l'existence de l'entité que constitue le couple; elle se fait, essentiellement, par l'échange de lettres, dans lesquelles sont données les nouvelles quotidiennes, parfois décrits les sentiments et transmises les émotions.

Le thème des séparations et des retrouvailles des couples pendant la guerre a semblé, pour trois raisons, particulièrement intéressant dans un travail sur l'émotion. En premier lieu, il s'agit là de «ruptures de continuité» dans la vie du couple en guerre, particulièrement propices, selon Bernard Rimé,² à la création d'émotions. Des émotions surgissent lors de la séparation, en brisant un quotidien, en installant l'absence puis le manque, et lors des retrouvailles, attendues, réalisées ou déçues. Et tandis que la séparation s'instaure dans l'intimité de la relation de couple, elle fragilise également l'institution maritale, et donc la famille, socle d'une République, dont le devenir, figuré par les enfants, est en danger.³ Ensuite, le thème des séparations et des retrouvailles, omniprésent dans les correspondances de couples, éclaire l'idée d'une exacerbation des émotions en temps de guerre. La possibilité, voire l'imminence de la mort du conjoint mobilisé, participe de l'intensification des émotions: la séparation engendre la terreur de la perte; de même, se retrouver, c'est avoir échappé à la mort. Ce sont ces deux événements qui, enfin, placent le couple au centre de deux temps distincts: le temps qui s'écoule depuis la dernière séparation, compté, exact et avéré; le temps qu'il reste à attendre avant les prochaines retrouvailles, projeté, vague et incertain.

«L'historien désireux d'étudier l'amour ne dispose guère que des discours du désir et de la nostalgie, de témoignages sur l'amour éprouvé, célébré ou déploré face à l'obstacle, à la dénégation, dans les affres de l'attente, de l'absence, de la disparition», affirme Alain Corbin.⁴ Avec la guerre, le discours amoureux dans

les lettres porte sur la douleur et le manque provoqués par l'absence de l'autre, sur l'attente des lettres ou du retour, sur le souvenir des moments passés partagés, sur la possibilité d'une fin de la relation par mort du soldat; c'est ainsi que les conjoints sont amenés à raconter leur amour, à formuler leurs sentiments et finalement à exposer leurs émotions.

La lettre, «document de l'absence»,⁵ dont l'équivoque a été analysée par Vincent Kauffmann,⁶ semble à ce titre un support particulièrement approprié à l'étude de l'émotion. Cette étude s'appuiera sur la correspondance de Maurice et d'Yvonne Retour,⁷ mariés depuis avril 1912 et parents d'un petit Michel depuis août 1913. Maurice, à la mobilisation, quitte la direction de l'atelier de tissage de la Ferté-Macé, dans le département de l'Orne et se rend à Vire, où il assure, dans un premier temps, un service de réquisition de chevaux. Il rejoint ensuite son dépôt à Falaise et demande à partir pour le front. Faisant partie de la 205e, il combat en Belgique, dans la retraite sur Paris pendant l'offensive de la Marne, à Berry-au-Bac, à Bray-sur-Somme, à Fay, à Mametz, à Arras, au Labyrinthe. Il est tué par un obus le 27 septembre 1915 en Champagne. Yvonne est alors enceinte de leur deuxième enfant. Le couple, qui s'est écrit presque quotidiennement depuis août 1914, a eu le temps d'échanger environ 500 lettres.

Cette correspondance de guerre est à la fois extraordinaire et banale. Deux éléments font de cette correspondance une source remarquable. Le premier concerne la conservation des lettres et la démarche éditoriale. Ce recueil donne en effet accès à l'écrit féminin, fait raréfié par la tendance à ne conserver ou à ne publier que les écrits du soldat. Seules les lettres écrites par Yvonne entre le 2 août et le 14 octobre 1914 ont été perdues par Maurice, en même temps que sa cantine, passée à l'ennemi. Par la suite, le couple s'organise, Maurice renvoyant vers l'arrière, régulièrement, les lettres de sa femme, dans un souci manifeste de sauvegarde des lettres auxquelles il attribue déjà une grande valeur affective. Il s'agit, par ailleurs, d'une correspondance à l'état brut, retranscrite dans son intégralité et éditée telle qu'elle a été trouvée par les descendants du couple Retour. Le plus souvent, les publications de correspondance de guerre, pour des questions de format éditorial ou de choix de contenu, privilégient les informations concernant les faits de guerre au détriment des formules répétitives, des anecdotes jugées sans intérêt ou des écrits trop personnels. Cette correspondance, sans coupures ni omissions, donne au contraire accès à l'expression de l'amour, des sentiments, du manque et du désir de l'autre et permet donc à l'historien de se pencher sur les émotions du couple en temps de guerre. Second élément frappant, les auteurs font circuler dans leurs lettres une quantité étonnante d'allusions à leurs émotions. Cette densité émotionnelle peut s'expliquer de deux façons. Les Retour sont issus d'un milieu de notables de provinces. Maurice est le patron d'une usine de tissage; Yvonne élève leur premier enfant.

Les époux, lettrés, sont habitués à lire et à s'écrire. En effet, durant leur année de fiançailles, ils ont régulièrement échangé des lettres. Ils ont ainsi élaboré une même conception du couple et ont construit une relation fondée sur la confiance et l'échange des pensées et des sentiments. Ils ont, en ce sens, défini ensemble la nature de leur lien et développé un «mode d'expression émotionnelle»⁸ commun. C'est, par ailleurs, un couple catholique très pratiquant avant le conflit. Annette Becker observe la nette augmentation, dans les premiers mois de guerre, d'une ferveur religieuse motivée par la peur de la mort, qu'elle met en parallèle avec la fermeté patriotique des débuts du conflit.⁹ Le couple Retour ne fait pas, lui, l'expérience particulière de ce réveil religieux. L'habitude de la confession pourrait, de fait, permettre, également, d'expliquer l'apparente facilité avec laquelle ces épistoliers, ni romanciers,¹⁰ ni poètes,¹¹ ni intellectuels,¹² analysent et livrent leurs impressions, leurs pensées, leurs émotions. Ce recueil nous livre donc, dans son intégralité, l'exceptionnelle correspondance d'un couple de notables lettrés, habitués à réfléchir et à s'écrire, capables de confidences nombreuses et désireux de partager leurs sentiments.

Pourtant, la correspondance des Retour demeure représentative, en ce qui concerne la pratique épistolaire, de celles qui ont été échangées, d'ordinaire, par les couples pendant la guerre. Tout d'abord, phénomène propre à ce premier conflit mondial durant lequel des millions de lettres furent envoyées quotidiennement, l'écriture est prolifique: Yvonne et Maurice s'écrivent presque tous les jours. Se dégage de leurs lettres une impression d'urgence du partage, la guerre mettant en cause la vie de l'un des conjoints. Le sens de la lettre, ensuite, varie suivant sa longueur. Les cartes postales ou les courtes lettres sont destinées, en priorité, à rassurer, leur contenu étant alors secondaire. Les lettres plus longues sont, elles, l'occasion d'aborder différents sujets, parmi lesquels le quotidien du front – les combats, le moral des soldats – et celui de l'arrière – le travail des femmes, la vie chère, etc. – occupent une place prépondérante. Les faits et gestes de l'épistolier sont souvent décrits avec minutie et les nouvelles de la famille, des amis ou des connaissances sont transmises par une suite de «brèves» agencées sans ordre apparent. La lettre permet ainsi d'administrer, à distance, les affaires du couple et de réactiver les liens familiaux. Les lettres du couple sont précieusement gardées par Yvonne pendant presque 50 ans – elle meurt en 1971 – puis retrouvées par ses descendants. La correspondance conservée, «élaborée en collection», est devenue, avec la mort du soldat, relique, «lieu de mémoire».¹³

Les lettres échangées par le couple Retour sont traversées par l'expression d'un sentiment dominant, l'amour. C'est à l'intérieur de ce cadre sentimental que naissent des émotions, lorsque «l'horizon d'attente»¹⁴ que constituent les retrouvailles se réalise (plaisir, impatience, excitation, joie) ou qu'il est au contraire retardé ou contrarié (ennui, déception, peur, peine, angoisse). Ainsi, à la souffrance de la

séparation causée par la mobilisation d'août 1914, à l'inquiétude face à l'avenir, se superposent le souvenir du bonheur passé et l'attente des joies futures. A deux reprises, le couple se retrouve: à Amiens en mars 1915, et en juillet-août 1915 lors du séjour à l'hôpital de Maurice blessé par une grenade au visage et à la main. A ces retrouvailles provisoires, aux nouvelles séparations qui s'ensuivent, succède enfin, en septembre 1915, la brisure de la séparation définitive.

Sources de l'intime, les lettres offrent l'illusion de l'authenticité. Pourtant, l'épistolier est conscient que «son geste appartient peu ou prou à l'ordre de l'écrit où se régissent les règles de la conservation, de la transmission, du dévoilement et, en dernier ressort, celles de la lecture».¹⁵ Par ailleurs, comme le constate Bruno Cabanes, une double censure pèse sur les auteurs de ces correspondances: «l'autocensure des hommes qui se savent lus par les contrôleurs» et celle, «plus complexe, qui veut qu'on ne livre à ses proches que ce qui est en mesure de les rassurer ou de les conforter dans l'image qu'ils ont de vous».¹⁶ La lettre, espace d'épanchements, n'est donc pas une traduction fidèle de l'intime. Elle peut néanmoins, ces réserves étant posées, offrir un cadre pertinent pour l'analyse des émotions.

Nous tenterons ici une étude empirique des émotions procurées, transmises et partagées au sein d'une correspondance de couple, en insistant sur les moments de rupture que sont les séparations et les retrouvailles. Il s'agira, en premier lieu, de comprendre comment ce couple, en dépit des distances, parvient par l'intermédiaire de la lettre, à se procurer de l'émotion, avant de s'attacher plus spécifiquement à l'expression et à la transmission des émotions. Je tiens, pour clore cette introduction, à préciser qu'il ne s'agit pas dans cet article de mettre en place une théorie ni même de proposer une méthode pour l'analyse des émotions en histoire. Il faut concevoir ces pages comme un essai pratique, comme l'étude d'un cas concret et circonscrit, susceptible d'offrir des pistes de réflexion sur l'émotion comme objet d'étude en histoire.

Se retrouver à distance

Les thèmes du choix du conjoint, de la bienveillance divine face à l'amour éprouvé et de l'égalité revendiquée entre les époux traversent la correspondance des Retour, pour qui le lien conjugal se traduit par l'échange des idées, le partage des intimités et la confiance.

Pourtant, la distance transforme la relation intime du couple, l'éloignement la met en danger. Le couple séparé par la guerre doit donc se réinventer, rechercher des moyens de pallier l'absence, d'annuler les distances, de vivre un quotidien commun, de donner et de transmettre de l'émotion. Ainsi, Maurice et Yvonne

Retour, comme de nombreux autres couples en guerre, en bravant l'éloignement, trouvent de nouvelles manières de partage.

C'est tout d'abord la lettre qui, objet émotionnel par excellence, permet à Maurice et Yvonne Retour de poursuivre leur histoire. Les époux expriment leur bonheur lors de sa réception: pour Maurice, les lettres d'Yvonne, qu'il «dévore avec délices», qu'il «déguste» et qui le rendent parfois «fou», sont un «réconfort» et son «seul bonheur pendant cette guerre»;¹⁷ les lettres de Maurice «font du bien» à Yvonne, qui exprime souvent sa «joie» pour dire son soulagement: «quelle joie de posséder ta lettre du 19!... Je te savais au combat, mais on a du mal à dominer son inquiétude et je n'osais pas espérer une lettre aujourd'hui»: ¹⁸ la lettre est ici gage de vie. Les époux ne minorent pas l'importance du moment de la réception de la lettre: «c'est ma vie, tu sais, de recevoir des lettres de toi». ¹⁹ Au contraire, l'absence de lettre est une désillusion: sans lettre, Yvonne «s'étonne», «trouve le temps horriblement long» et exprime finalement sa «déception»,²⁰ tandis que Maurice est «tout désespéré». ²¹ La lettre est un soutien indispensable pour supporter la solitude et le manque de l'être aimé puisqu'elle procure, dans l'absence, des émotions. Se superpose, au pacte épistolaire,²² un nouveau contrat amoureux, accord tacite qui exige la réciprocité et qu'on ne doit pas rompre: pour anticiper l'absence de lettres, Yvonne demande à Maurice d'écrire «souvent, le plus souvent que tu pourras, mon chéri, c'est toujours autant de gagné pour les jours où tu ne peux le faire»;²³ ne pas envoyer de lettre, c'est ôter une émotion à l'autre: «Il me semble que voici longtemps que je ne t'ai écrit, et je m'en veux car si je juge du plaisir que tu dois avoir à lire mes lettres par celui que j'éprouve chaque jour à la lecture des tiennes, alors je me trouve un grand criminel de te priver d'un plaisir si doux». ²⁴ Par ailleurs, la lettre, conservée avec soin, lue et relue, offre une pérennité de l'émotion. La collection, «moyen d'évasion radicale dans le temps», «jeu avec le temps»,²⁵ permet également un jeu avec les distances.

C'est le contenu de la lettre, ensuite, qui engendre des émotions. Maurice par exemple, en voulant mettre en garde sa femme contre une éducation trop laxiste de leur fils, écrit une lettre qui «fait plus de mal que de bien» à Yvonne. Celle-ci, en réponse, «crie son désespoir». ²⁶ La lecture de la lettre, par ailleurs, réactive au sein de la solitude la présence de l'être aimé: «pour quelques minutes, c'est l'illusion de te sentir près de moi, d'échanger nos pensées». ²⁷ Ainsi, la lettre, par son contenu, ravive les émotions passées et procure de nouvelles sensations, garanties d'une survie de la relation dans la séparation.

Dans cette correspondance, le conjoint est le confident. Les émotions ressenties sont décrites, des non-dits deviennent des sous-entendus («si je t'écrivais toutes mes pensées, tu serais si heureux... Mais chut, arrêtons-nous là. Que dirait Madame la Censure si elle lisait ma lettre?»),²⁸ la franchise est exigée («tu vois,

ma chérie, combien je te dis tout également de mon côté et tu as bien raison d'en faire autant: notre vie ne fait qu'une et nous ne devons et ne pouvons rien nous cacher, même de nos sentiments»,²⁹ les désirs les moins glorieux («Je l'avoue franchement: je ne serais pas fâché d'avoir une balle dans le gras de la jambe pour me procurer un petit voyage avec vous tous»)³⁰ et les plus secrets («Je te désire tant!... Parfois, j'en ai honte»)³¹ avoués. La lettre est le moyen de «bavarder», de «causer intimement».³² Le couple Retour, qui a l'habitude d'écrire et connaît le rituel épistolaire, utilise d'ailleurs un langage parlé, imitant le dialogue spontané. Yvonne, en réaction à l'évocation par Maurice de son possible remariage s'il venait à mourir, commence par exemple une lettre en interpellant son mari sur un ton très oral: «mais tu me dis des choses horribles, sais-tu?»³³ La confiance, le ton de la conversation, participent de l'illusion («je veux que tu connaisses tous mes sentiments comme si tu étais là»)³⁴ et permettent d'empêcher les effets négatifs, lors du retour, d'une trop longue séparation («nous nous retrouverons ainsi sans avoir été séparés»)³⁵.

Malgré la séparation, le conjoint reste donc l'interlocuteur privilégié, celui à qui l'on confie la peine du départ ou le bonheur des perspectives heureuses. Pourtant, la relation épistolaire du couple n'est pas exclusive. En effet, selon une pratique répandue pendant la guerre, les lettres reçues sont montrées, lues, parfois recopiées et distribuées. Elles sont donc destinées à être exploitées hors du couple. Ainsi, Maurice lit des lettres d'Yvonne à Emmanuel, son beau-frère; Yvonne livre les écrits de son mari à son cercle familial et aux amis proches. Cette pratique a une double conséquence. Elle permet en premier lieu de partager la joie ressentie à la lecture de la lettre, de réactiver par la lettre les liens familiaux, d'élargir le cercle des confidents et de répandre les nouvelles au sein de la communauté. A son retour d'Amiens, Yvonne est heureuse du soutien qu'elle reçoit et des questions qui lui sont posées par des personnes croisées au hasard de la rue. Son histoire, investie par les autres, est partagée, livrée au public. Pourtant, le partage de la lettre a également l'effet inverse: il est créateur d'intimité. En effet, la lecture n'est souvent pas exhaustive. Des précautions sont prises pour éviter les passages sentimentaux, dans lesquels les émotions intimes sont dévoilées, et certaines lettres sont entièrement dérobées au public. Le rituel de la lecture de la lettre du conjoint à la famille et aux amis, très habituel pendant la guerre, met finalement en évidence, en creux, le geste du secret et de la complicité et permet au couple de sauvegarder un espace confidentiel, étroit, preuve de la permanence d'une intimité malgré la distance.

Par la lettre, les époux prolongent leur intimité d'avant-guerre, l'espace du papier devenant celui des confidences. Les Retour se contentent en fait de perpétuer une relation intime préexistante. Pour de nombreux couples séparés par le con-

flit, issus notamment de milieux sociaux plus modestes, on peut supposer que l'échange des points de vue, des sentiments, des impressions, fut, au contraire, une pratique nouvelle. L'illusion du quotidien partagé et de la distance annulée amène le couple Retour à croire en la simultanéité de leurs actions et de leur pensée. Preuve d'une alchimie préservée, d'un vis-à-vis conservé, signe en somme de l'existence d'un partage au-delà de la séparation. La simultanéité des actions est dans un premier temps provoquée. Dès le 1er août 1914, les époux se mettent d'accord pour effectuer une prière commune: «chaque soir, recommande Yvonne, dis un «souvenez-vous» en t'endormant. De mon côté, je le dirai aussi pour toi». Prier de façon synchrone garantit le partage et assure la fusion des époux. Maurice affirme le 20 août 1914 qu'il «n'oublie pas la prière qui nous réunit tous les soirs et je ne te quitte pas, ma chérie», signifiant par l'utilisation du présent («je ne te quitte pas») sa mise en présence par l'action simultanée. De même, certaines dates clés – fêtes religieuses, anniversaires – favorisent la «communion de pensée»³⁶ entre les époux. Cette simultanéité peut être également imaginée, comme le fait, sur fond de romantisme, Maurice: «Encore un coucher de soleil magnifique. Je n'y vois presque plus, mais en contemplant les belles couleurs du ciel et les premières étoiles qui se montrent, je pense que ma Queussec [terme affectif breton] regarde peut-être en même temps que moi le même endroit du ciel et les mêmes étoiles; nos regards se croisent, réunis par le plus beau des spectacles».³⁷ Lorsque la simultanéité est fortuite, elle devient la preuve par excellence de l'harmonie des âmes et de l'amour réciproque. Les époux se plaisent donc à la rechercher. Dans sa lettre du 1er novembre 1914, Yvonne informe Maurice qu'elle a prié pour leurs deux pères. Le 2 novembre 1914, avant donc d'avoir reçu la lettre d'Yvonne, Maurice informe Yvonne qu'il a pu se rendre à l'église pour le jour des morts et qu'il a pensé au père de sa femme. La coïncidence est immédiatement relevée par Yvonne qui en tire ses conclusions: «Tu me dis avoir pensé à Papa le jour de la Toussaint. De mon côté, je t'écris la même chose pour ton père. Ah mon chéri, comme nous nous aimons!...».³⁸ Maurice propose la même analyse: «il fallait que nous soyons bien unis pour que, malgré la distance, nous restions en communauté si intime d'idées».³⁹ Le décalage temporel entre les lettres évite tout truquage, ouvrant à la réalité de l'union.

Finalement, croire en la simultanéité des actions, des pensées, des impressions et des gestes quotidiens, c'est annuler l'impression de séparation, de distance et d'éloignement. C'est donc, pour le couple Retour séparé, une forme de retrouvailles, voire une réactualisation du pacte marital. Cette croyance en la simultanéité des pensées et des actes pourrait ainsi répondre au besoin, pour les époux, de refonder le pacte civil et religieux scellé lors des noces.

S'attendre: un horizon

Les travaux menés sur la Première Guerre mondiale ont mis en évidence que la croyance en une guerre courte, largement partagée pendant le premier mois, fut contrariée par l'enlèvement et la longue durée du conflit.⁴⁰ Ce changement de temporalité est essentiel pour l'étude du vécu de la guerre. Lors des adieux, le temps de la séparation est estimé: le retour, espéré et attendu, constitue «l'horizon d'attente» du couple séparé et la perception du temps est au cœur de la construction des émotions.

La correspondance du couple Retour est traversée par le thème du retour incertain, décliné en deux refrains, celui de l'espoir d'un retour définitif de Maurice, lié à l'hypothétique fin de la guerre, et celui de l'incapacité de savoir quand et si cette espérance se réalisera. La guerre impose en effet un régime d'incertitude. Les premiers mots d'Yvonne, dans sa lettre datée du jour de la mobilisation, met en place le «Leitmotiv»: «te reverrai-je?». C'est essentiellement autour de cette question que les époux devront gérer leur émotion.

Un glissement s'opère dans la parole de la femme: l'incertitude, dans cette première question, touche aux possibilités du retour. Yvonne envisage la mort du soldat, elle questionne ses possibilités de survie. Cette éventualité est d'ailleurs, dans les premières lettres, clairement exprimée par Yvonne, qui conseille à son mari de se faire «un billet de confession pour cas de mort» en assurant son mari de son courage «quoiqu'il arrive». Son angoisse est donc orientée sur la perspective de la mort du mari: «cette nuit, je ne pouvais dormir en pensant que c'était vrai que tu étais parti et que Dieu seul savait si nous nous reverrons jamais sur cette terre».⁴¹ En réponse à cette angoisse d'Yvonne, Maurice sécurise, apaise et assure qu'ils n'ont «qu'une longue séparation à supporter de part et d'autre».⁴² À l'éventualité insupportable de la séparation définitive, le couple, conscient de «s'illusionner», oppose un ferme «espoir du retour», qui permet de dominer la «tristesse».⁴³ Yvonne avoue n'avoir «qu'une idée: revoir et conserver [Maurice] près d'[elle] et en avoir la certitude».⁴⁴ Entre foi et superstition,⁴⁵ c'est également à travers des signes jugés divins que les époux acquièrent l'assurance du retour de Maurice: le soldat échappe miraculeusement aux balles grâce aux prières d'Yvonne et à l'intervention de Dieu. Les époux s'en remettent finalement à la décision divine, car ils croient la connaître par avance: Maurice reviendra. Dieu, garant puis témoin de l'amour d'un couple à la foi profonde, semble justifier à lui seul l'évidence de la survie du soldat. Ainsi, l'incertitude ne concerne plus que la date du retour.

La correspondance est parcourue par ce questionnement, auquel personne ne peut répondre. Aux questions récurrentes d'Yvonne, «dans combien de temps prévois-tu la fin de la guerre?», «quand donc te presserai-je dans mes bras?»,⁴⁶

Maurice ne peut que répondre par l'interrogative, installant l'incertitude et l'ignorance au sein de la relation épistolaire: «Quand finira la guerre? Oh ma chérie, je suis loin d'avoir la moindre idée à ce sujet». ⁴⁷ Tout n'est donc que projection hypothétique: «verrons-nous Noël ensemble?» demande Maurice en novembre 1914; «serons-nous réunis pour nos trois ans de mariage, le 16 avril prochain?», ⁴⁸ questionne Yvonne.

Cette incertitude est productrice d'émotions contradictoires qui se superposent. Ainsi, le 26 octobre 1914, Yvonne exprime sa souffrance: «combien de mois serons-nous ainsi séparés?» demande-t-elle avant d'ajouter, comme découlant de l'ignorance: «que la guerre est une chose horrible». ⁴⁹ Pourtant, la veille, elle assurait à son mari que sa vie était «illuminée par l'espoir du retour». ⁵⁰ De même, en mars 1915, Yvonne, qui croit à la fin proche de la guerre, s'exclame: «Oh que c'est bon cette espérance!» ⁵¹ C'est qu'elle pense «avec délices au bienheureux retour, celui qui mettra fin à [ses] inquiétudes et [ses] angoisses». ⁵²

Le couple vogue donc au sein d'émotions contrastées causées par l'incertitude, créatrice d'angoisse ou porte ouverte sur l'espoir. Les époux naviguent, par ailleurs, entre leur passé, paradis perdu, un temps présent interminable et douloureux mais justifié par un futur nécessairement heureux. Evoquer le passé, c'est tout d'abord s'offrir un répit au sein de la guerre: Yvonne s'«enivre de tous ces bons souvenirs», ⁵³ Maurice vit un moment «doux» ⁵⁴ en pensant à sa femme. Le souvenir, par ailleurs, intensifie l'aspiration à une «vie comme autrefois». ⁵⁵ Après leurs retrouvailles à Amiens, par exemple, Yvonne avoue: «quand on a goûté au bonheur infini de se retrouver, on désire encore plus ardemment le retour définitif de celui qu'on aime». ⁵⁶ Enfin, par la mémoire, les distances sont abolies, le rappel du vécu partagé avec l'être aimé ayant le pouvoir de mettre en présence les personnages, les lieux et les gestes du passé. En pensant à sa femme et à son fils, Maurice plonge dans un monde d'illusion, intemporel: «il me semblait entendre vos deux respirations dans notre chambre, ta respiration régulière quand tu dors et celle, plus courte, de notre petit et j'ai cru m'endormir avec vous deux». ⁵⁷

Le temps présent, celui de la guerre, de la séparation et de l'attente, est, en contraste, douloureux, tourmenté, focalisé sur la perspective du retour. Le temps écoulé depuis les séparations est ainsi scrupuleusement comptabilisé: «trois mois déjà», «cent jours depuis ton départ», «sept mois et demi aujourd'hui!...». ⁵⁸ L'attente s'étire, se prolonge, la perspective des retrouvailles étant chaque jour reculée. C'est une vie «monotone» et de «longues heures de séparation» ⁵⁹ que doivent donc subir les époux. La souffrance de la séparation est d'ailleurs parfois si forte que les époux, pour l'éviter, la fuient en annulant le temps présent, qui n'est plus qu'un «mauvais songe» ⁶⁰ pour Maurice, un «affreux rêve» ⁶¹ pour Yvonne. Le présent est un temps suspendu, dont le seul intérêt est de rapprocher,

inexorablement, les époux de leurs retrouvailles: «chaque soir je me couche avec joie en disant: <voilà encore une journée de passée, une de moins>». ⁶² Le temps long de l'attente a pourtant une vertu: il fait mériter le bonheur. Justification à la douleur de la séparation, il permet de mieux la supporter. C'est que le bonheur ressenti au retour sera proportionnel à la souffrance endurée («dans la joie du retour, nous serons bien dédommagés de nos souffrances passées!...»). ⁶³ Il sera même multiplié («la joie du retour nous dédommagera au centuple de la souffrance de la séparation»). ⁶⁴

C'est donc que le futur, étroitement lié aux retrouvailles, sera, lui, nécessairement heureux. L'avenir est, dans cette correspondance, divisé en deux temps distincts: l'instant du retour et du bonheur immédiat d'une part, le temps long de l'amour durable d'autre part. Convaincus du retour définitif de Maurice, les époux aiment rêver du bonheur «fou» ⁶⁵ des retrouvailles dont ils décrivent souvent la scène. Yvonne, lorsqu'elle l'imagine, vogue constamment, suivant son humeur, entre une démonstration passionnée de son amour («je t'étoufferai de baisers ce jour-là») ⁶⁶ ou une pudique discrétion («je redeviendrai timide comme une petite fiancée lorsque je te reverrai»). ⁶⁷ Quoiqu'il en soit, la puissance de l'instant des retrouvailles est grande, puisque «toutes les minutes de tristesse et d'inquiétude s'envoleront dans une minute de délice», ⁶⁸ une «minute exquise». ⁶⁹ Pour défier l'incertitude et l'interminable présent, le couple prévoit par ailleurs une longue vie commune de bonheur: «pendant les longues veillées d'hiver, quand nous serons vieux, nous relirons nos lettres d'amour plus passionnées que nos lettres de fiancés». ⁷⁰ La projection lointaine, présage d'un bonheur durable, permet d'éloigner le présent pénible.

Les chemins balisés de l'émotion

L'imminence de la mort, en temps de guerre, fait partie du champ des possibles. Ainsi, procédant de cette éventualité, la conscience du péril et l'urgence du partage exacerbent les émotions. Pourtant, la possibilité de la mort de Maurice, après les premières lettres, est très peu évoquée, et ce sont les paroles rassurantes, la mise en exergue des preuves de la protection divine dans les plus grands dangers, et donc la conviction du retour qui dominent. Accord tacite entre les époux visant à se rassurer mutuellement ou à se donner du courage, influence des images véhiculées par les journaux et les écrits des premiers mois de guerre pour tranquilliser les populations, cette posture s'inscrit à l'intérieur d'un mode de communication codifié. Dans cette correspondance, explicitement fondée sur la franchise et les confidences les plus intimes, l'expression des émotions est en effet normalisée.

Les articles de journaux portant sur les départs des soldats lors de la mobilisation d'août 1914 se ressemblent. Les femmes sont «résolues» et ne professent «aucune parole de découragement»;⁷¹ le visage des jeunes soldats exprime «fierté» et «vaillance» et la scène est donc «presque dépourvue de tristesse».⁷² La population ne «perd pas son calme»,⁷³ et «pas un cri ne décelait l'énervement, pas un symptôme ne trahissait la surexcitation mauvaise».⁷⁴ L'attention portée, dès la mobilisation, à l'homogénéité des réactions et des émotions d'une population digne, car mesurée et résolue, impose des codes, des normes de comportement aux contemporains. La correspondance du couple Retour en est imprégnée.

Tout d'abord, les époux Retour opèrent une division nette entre ce qu'ils considèrent être les «bonnes» et les «mauvaises» émotions. La souffrance, liée à la peur, à l'angoisse ou au manque de l'autre est refusée. Yvonne, sur ce point, est catégorique: «je ne veux pas me laisser prendre par la mélancolie».⁷⁵ Par ailleurs, Maurice, qui «passe encore pour le plus gai des officiers»⁷⁶ alors qu'il est en réalité gagné par le cafard, est approuvé par sa femme: «C'est bien, mon chéri, de ne pas montrer ton ennui à tes hommes».⁷⁷ Au désespoir, au pessimisme, au désarroi, le couple oppose le courage, la confiance, la force morale et l'optimisme. Ainsi, lorsqu'elle reçoit deux lettres tendres de son mari, Yvonne explique: «cela m'a émue». Mais reprenant à son compte le lieu commun qui veut que, pour les soldats, les émotions fortes, liées à la passion amoureuse, soient facteur de découragement, elle s'empresse de préciser: «mais de la bonne émotion: celle qui fortifie et encourage».⁷⁸ De même, la question des retrouvailles sur le front est dans les premiers mois de guerre écartée, car «la séparation n'est que plus dure après et cela ôte du courage et de l'énergie [...]. Alors, sois tranquille, je n'irai pas te rejoindre, ce n'est pas mon devoir».⁷⁹ L'idée d'un risque de fléchissement du moral et d'affaiblissement de la volonté du soldat par la femme, largement développée par les autorités et dans la presse, détermine donc la conduite des époux, qui s'efforcent d'être «courageux», «vaillants», «braves», de se conduire en «bon Français», de «faire leur devoir» et d'accepter le sacrifice, sans émotion parasite, négative ou excessive. Ces exigences sont d'ailleurs très clairement explicitées. Maurice, dès le 1er août 1914, fait des recommandations à sa femme en ces termes: «je veux avoir épousé une femme vaillante, une bonne Française qui sache garder dans le calme et avec la joie le foyer que je retrouverai avec grand plaisir».⁸⁰ De son côté, Yvonne recommande à son mari de «faire son devoir [...] bravement».⁸¹ Il est aisé, ainsi, d'imaginer que le contenu de la correspondance, dont les bases sont posées dès le mois d'août 1914, suivra nécessairement ces voies. Les époux ne tentent-ils pas de se faire mutuellement plaisir en adoptant des attitudes conformes aux attentes de l'autre, en déformant leurs émotions, en cachant peut-être leur désespoir ou leur découragement?

Par ailleurs, à plusieurs reprises, les conjoints, en voulant exprimer des émotions personnelles, individuelles, prennent à témoin la collectivité, au sein de laquelle ils inscrivent leurs affects. En octobre 1914 par exemple, Maurice décrit sa détresse et sa solitude et insiste sur l'importance des lettres de sa femme. Ses premières phrases sont personnalisées, puisqu'il évoque leur intérieur et des objets précis: «Là-bas, tout te parle de moi; à chaque pas le moindre objet t'éveille un souvenir et te cause de moi. Mais moi, à part ta médaille et les deux photos que j'ai toujours sur moi, je suis isolé dans un pays que je ne connais pas, avec des gens que je ne connais pas». Dans les phrases qui suivent, pourtant, Maurice uniformise son expérience, il collectivise son émotion. L'utilisation de la première personne du pluriel et du pronom impersonnel «on» a un effet globalisant, tout comme l'emploi d'images figées, presque caricaturales, artificielles: «Alors, la lettre, c'est le coin de terre de chez nous qui vient nous trouver, c'est, pendant une seconde, la réalité de vous posséder, de vivre avec vous: il n'y a plus de distance, plus de guerre, plus de soldats; on redevient pendant un moment un papa, un mari, un fils, un frère; on rit; une larme vient à l'œil, puis on replie la précieuse missive et on la cache dans sa poche la plus voisine pour pouvoir la retirer; on songe encore une seconde et le mirage est passé, on redevient soldat français et on est prêt à abandonner tous les trésors qui, une seconde avant, nous faisaient pleurer».⁸² En somme, en collectivisant l'émotion, le couple la dépersonnalise; en la banalisant, il la rend plus supportable.

Marie-Monique Huss, dans son étude sur les cartes postales en temps de guerre, fait le constat d'une modification des règles de pudeur sous l'effet de la séparation des couples.⁸³ Selon elle, pendant le conflit, les sentiments sont davantage extériorisés, le besoin sexuel plus facilement exhibé. Les Retour, dans leurs lettres, ne dissimulent pas, il est vrai, le désir charnel, et s'étonnent d'ailleurs de leur propre audace lorsqu'ils en font état. Cependant, l'évocation de la sexualité, justifiée par Dieu qui a autorisé leur amour, demeure réprimée. Le désir de l'autre est, de fait, plus suggéré qu'explicite, plus romantique que charnel, et le couple adopte un registre discursif empreint de pudeur et de mesure.

Le langage des Retour ne déborde pas, en somme, de la réserve catholique qui les structure. Leur appropriation de la «bonne émotion» liée au calme, à la résignation et à l'optimisme et l'inscription de l'émotion individuelle au sein d'un groupe, suggèrent une homogénéisation des affects des contemporains de la guerre. Les époux Retour appartiennent en effet à cette société en guerre qui, par images et clichés, socialise les émotions exacerbées par le conflit, créant ainsi un «régime émotionnel»⁸⁴ commun. Pour l'historien désireux de prendre l'expression individuelle des émotions comme objet d'étude, est-ce là un obstacle rédhibitoire? Ce constat ne doit, en fait, pas être un aveu d'impuissance, l'historien pouvant partir en quête des traces de l'émotion.

Pister l'émotion

La normalisation dans l'expression de l'émotion a un effet contrasté: elle complique la tâche de l'historien tout en la rendant possible. En effet, ce processus de normalisation, en produisant des codes sociaux autant que des modes d'expression, semble être une condition nécessaire pour l'élaboration, la mise en forme et la transmission des émotions. Ainsi, pour accéder, par l'écrit épistolaire, à l'expression individuelle de ces émotions façonnées dans des cadres sociaux communs et normés, l'historien doit emprunter des chemins détournés.

La mise en doute par les époux de la réalité de leur séparation, tout d'abord, témoigne d'un désir de fuite du temps présent, douloureux, insupportable. Chacun à son tour, Maurice et Yvonne anéantissent le réel, par le souvenir ou par le rêve. C'est donc un monde imaginaire qui réunit les époux. Ainsi, après avoir vu son frère Emmanuel, chef brancardier, Yvonne raconte: «de le voir ici, comme auparavant, me faisait croire que la guerre n'existait pas [...]. Il me semblait que, toi aussi, tu allais m'arriver, souriant avec tes bons yeux tendres [...]. Mais non, la réalité est toujours là».⁸⁵ Maurice, de sa tranchée, en lisant une lettre d'Yvonne, «voit»⁸⁶ sa femme. Cette fuite est parfois volontaire. En effet, pour lutter contre le désespoir, Yvonne décide de se «figurer que je t'embrasse, tout doucement [...]. Tu rouvres les yeux après ce bon baiser et je lis dans ton regard ardent toute la vaillance et tout l'amour que tu as pour ta petite femme».⁸⁷ Présenter le souvenir et le rêve comme échappatoires, c'est admettre que la réalité de la séparation par la guerre est insupportable. Dans ce cas, l'émotion n'est pas décrite, mais elle est sous-entendue; et si l'historien ne peut la cerner avec précision, il est capable d'en révéler les signes.

D'autre part, sans être systématiquement qualifiée, l'émotion est mesurée, évaluée. Il s'agit alors de mettre en évidence sa puissance. Les époux usent pour cela de différents procédés. En premier lieu, faire le constat d'une incapacité à formuler son amour a pour effet d'insister sur sa démesure: «J'ai beau chercher des mots pour t'exprimer la place que tu tiens dans mon cœur, je n'en trouve pas d'assez fort pour te convaincre de mon amour».⁸⁸ Par ailleurs, les formules quantitatives «à quel point», «combien», «comme» disent l'intensité des sentiments: «combien il m'est doux de penser à toi et combien je sens comme je t'aime et comme notre vie est bien liée l'un à l'autre».⁸⁹ Enfin, Yvonne, pour mesurer ses sentiments, procède à des comparaisons. Lors du départ de son frère, dont elle est très proche, Yvonne comprend «ce que le mari tient au cœur à côté du frère». De même, les hommes qu'elle croise sont comparés à Maurice, qu'elle «trouve supérieur à tous». L'amour porté à ses proches est également mis en balance avec celui éprouvé pour son mari: «j'aime les nôtres et beaucoup, mais que sont-ils pour moi à côté de mon Maurice?»⁹⁰ Leur couple est égale-

ment mis en valeur par rapport aux autres, toujours moins complices, moins tendres, moins amoureux. Maurice et Yvonne, pour exprimer des sentiments qu'ils ne parviennent pas toujours à décrire précisément, optent donc pour une approche quantifiée des émotions.

Pour confier leurs émotions, le couple Retour, lettré, habitué à correspondre, use d'un vocabulaire très limité, répété à l'envi. La «joie», souvent «folle», l'«angoisse» liée à la guerre «affreuse» rend la vie «dure», même si recevoir des lettres et vivre dans le souvenir est un «délice». Finalement, les époux Retour, pourtant familiers du geste épistolaire, nuancent peu leurs émotions, car leur lexique émotionnel est limité. C'est, donc, par d'autres biais qu'Yvonne surtout – et il serait intéressant, dans une étude ultérieure, d'analyser les différenciations de genre dans l'expression des émotions– parvient à qualifier ses émotions. Elle décrit, d'une part, les réactions physiques qui y sont liées. Au départ du train de Maurice, elle remarque «comme le cœur se serre à ce moment là»; quant aux «doux souvenirs», elle s'en «dilata le cœur et les yeux»; lorsque la tendresse de son mari lui manque, son «cœur, trop plein, étouffe à en déborder».⁹¹ D'autre part, bercée au romantisme du 19^e siècle, elle fait appel à la nature pour transmettre ses affects. La même saison provoque ainsi des effets contrastés. Lorsqu'Yvonne pense à son mari et imagine, heureuse, son retour, elle voit une campagne «belle, avec ses teintes rougeâtres».⁹² Au contraire, cinq jours plus tard, l'absence de Maurice lui semble longue. Sa perception de la nature change en conséquence: «Toutes les feuilles tombent. C'est l'automne, doublement mélancolique cette année».⁹³

Enfin, à l'échelle d'une lettre, l'émotion est parfois palpable. En mars 1915, après huit mois de séparation, Maurice propose à Yvonne de la retrouver à Amiens. Maurice doit se rendre dans cette ville pour soigner une dent; Yvonne peut demander un laissez-passer, en prétextant se rendre chez une amie, Louise Asselin, qui réside à Amiens. Plusieurs éléments, dans la réponse d'Yvonne à la proposition de son mari, rendent l'excitation et le trouble perceptibles. Sans doute Yvonne a-t-elle écrit cette lettre d'une traite, trop heureuse de la perspective des prochaines retrouvailles. Le ton employé est donc très spontané et le rythme de la lettre précipité. Yvonne répond à des remarques de son mari sans les introduire, passant sans préavis de l'une à l'autre; elle exprime clairement sa joie débordante, sans mesure: «Je danse de joie, je bondis, je t'aime par-dessus tout», ou encore «Te revoir, t'embrasser, est-ce possible? Oui, oui, oui»; enfin, la lettre de Louise Asselin, condition de leurs retrouvailles, devient le sésame du bonheur, l'idée fixe d'Yvonne. A trois reprises, elle l'évoque, sans crainte de se répéter, intercalant des informations diverses et annexes: «Nous partons dans huit jours, dès la réponse de Louise Asselin», puis «J'écris à Louise Asselin» et «J'écris vite à Louise Asselin».⁹⁴

Du bouleversement collectif à la lecture de l'intime

L'étude de la correspondance du couple Retour a montré que la distance était productrice d'émotions. La lettre, qui, dans le contexte de la guerre, devient le principal vecteur des affects, est lue au sein d'une «communauté émotionnelle»⁹⁵ réduite à la famille et aux proches. Les émotions transmises par l'écrit sont donc, sinon publiées, du moins rendues publiques et dépassent le cadre individuel ou le cadre du couple. Elles s'inscrivent en effet dans un champ social, historique et familial particulier et n'existent qu'en négociation avec un lieu, un temps, une façon de penser et des moyens de communiquer. Les émotions, vécues à l'échelle individuelle, sont formées et gérées à l'échelle collective. Dans leur mode d'expression, les émotions sont donc ajustées à des codes normalisés englobants. L'historien qui s'y intéresse doit ainsi comprendre, au préalable, dans quel «régime émotionnel»⁹⁶ s'inscrivent les acteurs du passé.

La guerre est un bouleversement. Elle constitue une rupture au sein de la société, un effondrement des vies privées. Dans ce cadre, on imagine que les contemporains de la Première Guerre mondiale laissent surgir et déborder, de façon spontanée, leurs émotions, sans retenue, sans réserve. Comment ont-ils tenus? Les émotions s'abattirent-elles sur les individus comme s'était abattue la guerre?

Sans doute. Mais cette analyse de la correspondance d'un couple amoureux séparé par le conflit puis par la mort du soldat a montré que, malgré le trouble profond, le désarroi sans borne, les émotions liées à ces bouleversements étaient socialement codifiées, normalisées. Les contemporains, sans les réprimer ou les atténuer, les maîtrisèrent. Les affects, reflet de l'intime, antre du subjectif et de l'individuel, deviennent alors reflet d'une époque tout en étant façonnés par elle. Pendant la Grande Guerre, leur domestication, par l'institution de codes et de règles de langages, par l'homogénéisation des expériences, a peut-être aseptisé le conflit. Mais elle a aussi permis, par l'existence de cadres sociaux, leur partage, condition de survie du couple, et plus largement du groupe social.

Existe-t-il finalement une frontière au-delà de laquelle l'historien ne peut s'aventurer? Les sentiments cachés, l'évanescence des émotions, leur expiration avec le temps, la construction rétrospective des affects, l'obscurité de l'intime, seraient autant de dangers pour le chercheur en sciences sociales, incapable alors d'avancer des preuves tangibles de ses conclusions. Pourtant, l'étude des émotions, inscrites socialement et temporellement, offre de la connaissance. Elle ouvre sur une réalité signifiante, pour l'individu, pour une société et pour une époque. Ainsi, accepter que les émotions aient un rôle social évident, c'est rendre inévitable leur étude en histoire.

Notes

- 1 Jean-Jacques Becker, *1914: Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris 1977; Annette Becker, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914–1918*, Paris 1994; Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*, Amiens 1995; *Id.*, «Pratiques et objets de la cruauté sur le champ de bataille», *14–18 Aujourd'hui, Today, Heute* 2 (1999), 105–115; Leonard V. Smith, *Between Mutiny and Obedience. The Case of the French Fifth Infantry Division during World War I*, Princeton 1994; Stéphane Audoin-Rouzeau, *Cinq deuils de guerre, 1914–1918*, Paris 2001; Jean-Yves Le Naour, *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français, 1914–1918*, Paris 2002; Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918–1920)*, Paris 2004.
- 2 Bernard Rimé, *Le partage social des émotions*, Paris 2005.
- 3 Clémentine Vidal-Naquet, «S'épouser à distance. Le mariage à l'épreuve de la Grande Guerre», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53/3 (2006), 142–158.
- 4 Alain Corbin, «Incertaines certitudes», *Romantisme. Revue du dix-neuvième siècle* 68 (1990), 3–8, 5.
- 5 Marie-Claire Grassi, «Des lettres qui parlent d'amour», *Romantisme. Revue du dix-neuvième siècle* 68 (1990), 23–32, 30.
- 6 Vincent Kauffmann, *L'équivoque épistolaire*, Paris 1990.
- 7 Maurice et Yvonne Retour (éd. Patrice Retour), *Les nouvelles fiançailles. Correspondance de guerre, 1914–1915*, Nantes 2001.
- 8 Barbara H. Rosenwein, «Worrying about Emotions in History», *American Historical Review*, 107 (2002), 821–845, 842.
- 9 Annette Becker (voir note 1).
- 10 Roland Dorgelès, *Je t'écris de la tranchée*, Paris 2003; Henri Barbusse, *Lettres à sa femme, 1914–1917*, Paris 2006.
- 11 Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, Paris 1969; *Id.*, *Lettres à Madeleine*, Paris 2005.
- 12 Robert Hertz, *Un ethnologue dans les tranchées. Août 1914–avril 1915*, Paris 2002; Jules Isaac, *Un historien dans la Grande Guerre. Lettres et Carnets. 1914–1917*, Paris 2004.
- 13 Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat, Danièle Pouban, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIXe siècle*, Paris 1995, 97.
- 14 Reinhart Koselleck, *Le futur passé*, Paris 1990, 307–329.
- 15 Dauphin/ Lebrun-Pézerat/ Pouban (voir note 13), 191.
- 16 Bruno Cabanes, «Ce que dit le contrôle postal», in Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris 2004, 55–75, 60.
- 17 Maurice (M) à Yvonne (Y), 19/09/1914, 21/09/1914, 2/12/1914, 20/08/1914, 26/02/1915.
- 18 Y à M, 3/11/1914, 24/12/1914.
- 19 Y à M, 6/11/1914.
- 20 Y à M, 19/04/1915, 20/04/1915, 21/04/1915.
- 21 M à Y, 10/03/1915.
- 22 Dauphin/Lebrun-Pézerat/ Pouban (voir note 13), 131.
- 23 Y à M, 16/12/1914.
- 24 M à Y, 26/02/1915.
- 25 Dauphin/Lebrun-Pézerat/ Pouban (voir note 13), 79, qui reprennent une analyse de Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris 1968.
- 26 Y à M, 4/12/1914, M à Y, 12/12/1914.
- 27 Y à M, 28/02/1915.
- 28 Y à M, 25/02/1915.
- 29 M à Y, 13/11/1914.
- 30 M à Y, 11/12/1914.

- 31 Y à M, 16/12/1914.
32 M à Y, 28/09/1914, 16/09/1914.
33 Y à M, 17/12/1914.
34 Y à M, 4/12/1914.
35 M à Y, 13/11/1914.
36 Y à M, 1/11/1914.
37 M à Y, 28/09/1914.
38 Y à M, 10/11/1914.
39 M à Y, 21/12/1914.
40 Jean-Jacques Becker (voir note 1), 487–571, montre que la croyance en une guerre courte se dissipe dès la fin du mois d'août 1914; voir également l'article de Jean-François Jagielski, «Modifications et altérations de la perception du temps chez les combattants de la Grande Guerre», dans Rémy Cazals, Emmanuelle Picard, Denis Rolland, *La Grande Guerre. Pratique et expériences*, Toulouse 2005, 205–214.
41 Y à M, 1/08/1914, 2/08/1914.
42 M à Y, 20/08/1914.
43 Y à M, 9/12/1914, 6/12/1914.
44 Y à M, 4/03/1915.
45 Annette Becker (voir note 1), 87–94.
46 Y à M, 16/11/1914, 25/12/1914.
47 M à Y, 13/02/1915.
48 Y à M, 6/12/1914.
49 Y à M, 26/10/ 1914.
50 Y à M, 25/10/1914.
51 Y à M, 7/03/1915.
52 Y à M, 5/03/1915.
53 Y à M, 17/11/1914.
54 M à Y, 16/09/1914.
55 Y à M, 9/03/1915.
56 Y à M, 22/04/1915.
57 M à Y, 9/03/1915.
58 Y à M, 25/10/1914, 11/11/1914, 15/03/1915.
59 Y à M, 25/10/1914, 21/11/1914.
60 M à Y, 7/03/1915.
61 Y à M, 8/11/1914.
62 Y à M, 17/11/1914.
63 Y à M, 8/11/1914.
64 Y à M, 9/01/1915.
65 Y à M, 7/11/1914; M à Y, 8/11/1914.
66 Y à M, 25/12/1914.
67 Y à M, 7/01/1915.
68 Y à M, 7/11/1914.
69 Y à M, 8/03/1915.
70 M à Y, 6/01/1915.
71 *Le Temps*, «A Paris», 3. 8. 1914.
72 *Le Temps*, «Dans les gares», 3. 8. 1914.
73 *Le Temps*, «A Paris» (voir note 71).
74 *Le Journal*, «Les départs à la gare de l'est», 2. 8. 1914.
75 Y à M, 31/10/1914.
76 M à Y, 14/12/1914.
77 Y à M, 20/12/1914.
78 Y à M, 2/11/1914.

- 79 Y à M, 11/12/1914.
 80 M à Y, 1/08/1914.
 81 Y à M, 2/08/1914.
 82 M à Y, 2/10/1914.
 83 Marie-Monique Huss, *Histoires de familles, 1914–1918. Cartes postales et culture de guerre*, Paris 2000, 201.
 84 William Reddy, *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*, Cambridge 2001, 323–324.
 85 Y à M, 8/11/1914.
 86 M à Y, 23/09/1914.
 87 Y à M, 31/10/1914.
 88 Y à M, 9/12/1914.
 89 M à Y, 16/09/1914.
 90 Y à M, 2/08/1914, 9/12/1914, 16/02/1915.
 91 Y à M, 2/08/1914, 12/11/1914, 9/03/1915.
 92 Y à M, 29/10/1914.
 93 Y à M, 3/11/1914.
 94 Y à M, 23/03/1915.
 95 Rosenwein (voir note 8), 842.
 96 Reddy (voir note 84), 323–324.

Zusammenfassung

Emotionen in Zeiten des Krieges.

Ein Ehepaar zwischen Trennung und Wiedersehen (1914–1915)

Ausgehend vom Briefwechsel zwischen Maurice und Yvonne Retour untersucht dieser Beitrag die Gefühle, welche die beiden Ehegatten im Verlauf ihrer Trennungen und Wiedersehen während des Ersten Weltkriegs gegenseitig evozieren und miteinander teilen. Es geht darum zu verstehen, wie es diesem durch den Krieg getrennte Paar gelingt, über die Schrift, die Zufluchtnahme zum Wunschenken und das Schaffen eines «Erwartungshorizonts», der um die Rückkehr des Soldaten kreist, Gefühle mitzuteilen und sich über die Distanz zu finden. Dieses emotionale Band schreibt sich ein in ein soziales Feld, das durch die Gemeinschaft der Bekannten, aber auch ganz allgemein durch die Kriegsgesellschaft konstituiert wird. Durch Bilder und Stereotypen, die vor allem durch Zeitungen verbreitet werden, normiert Letztere die durch den Krieg aufgewühlten Gefühle, was eine ständige moralische Überprüfung der Emotionen zur Folge hat. Auf diese Weise zeugen die Briefe des Ehepaars Retour von einem gesellschaftlich geteilten «emotionalen Regime».

(Übersetzung: Urs Germann)

Leere Seite
Blank page
Page vide